

230

1900

13

T



TROIS MANIFESTES

— DU —

Club des Francs - Libéraux



PREMIER MANIFESTE

Aux Amis Libéraux du Pouvoir,

Messieurs,

Il est venu à la pensée d'un grand nombre de francs libéraux, en ce moment critique et solennel de notre histoire politique et de notre existence comme peuple, de fonder un club afin de faire connaître, par un manifeste, les grandes lignes qui caractérisent la pensée de ceux qui l'ont fondé.

D'abord, avons-nous besoin de dire avec respect que nous protestons, de toutes nos forces, de notre loyauté envers l'Angleterre. Nous sommes prêts à verser notre sang même pour la défense et le maintien du drapeau de l'Empire britannique en autant qu'il sera menacé sur nos frontières. Mais notre loyauté nous ne la pousserons pas jusqu'à l'esclavage, car nous ne sommes pas prêts à partager les vues de sir Wilfrid Laurier qui, pour payer ses titres, n'a pas hésité un seul instant à lancer son pays dans le mouvement de la fédération impériale, à lui faire épouser toutes les guerres que l'Angleterre aura à soutenir en Europe ou ailleurs ; en un mot, c'est au militarisme, si ruineux pour les pays qui l'adoptent, à moins d'avoir des intérêts limitrophes à ceux des grandes puissances de l'Europe, que sir Wilfrid, par son manque de patriotisme, aura conduit son pays. Perspective bien sombre et peu riante pour le Canada aujourd'hui, alors que tous les efforts, toutes les énergies, tout le patriotisme du peuple devaient tendre, devaient converger vers le but commun : l'indépendance du Canada.

Mais, nous direz-vous, où sont-ils donc les vrais auteurs de ce changement d'acheminement, d'aspirations nationales ? Où sont-ils les vrais auteurs ? Ah ! ils sont à Ottawa, ils sont incarnés dans la personne de sir Wilfrid qui est et qui sera l'auteur véritable du changement d'orientation politique du Canada, en prenant sur lui la responsabilité de violer pour la postérité la constitution du pays qui doit leur assurer dans l'entrée de la vie le bonheur et la prospérité dans les siècles futurs. Surtout sans l'autorisation des Chambres.

Le précédent est donc établi, et ça n'a pas été d'un cœur léger qu'on y est allé. M. Laurier finit par où il devait commencer : convoquer le parlement ; et ce sera au milieu des préjugés et des passions politiques si faciles à soulever

dans notre pays, que l'on entreprendra de déterminer, de fixer la position à venir du Canada. Alors, nous verrons le triste spectacle, tout en en étant les témoins attristés, d'une course effrénée vers l'impérialisme, on rivalisera à qui mieux mieux de zèle en faveur de la fédération impériale, on ne saura pas s'arrêter sur la pente de l'abîme creusé par nos maladroits qui sont au pouvoir aujourd'hui.

Avons-nous besoin de dire aussi que nous, les libéraux canadiens-français, ne cherchons pas et repoussons l'idée de retirer notre allégeance à l'Angleterre pour la donner à la France, notre ancienne mère-patrie ? Non, le seul rapprochement que nous désirons tous ardemment, c'est d'avoir des relations plus étroites, plus commerciales, avec elle. Nous combattons de toutes les forces dont nous pourrions disposer le projet funeste, néfaste, de la fédération impériale rêvé et si cher au cœur à sir Wilfrid.

Nous combattons avec d'autant plus d'énergie que, s'il le fallait, nous saurions mourir pour la défense des libertés conquises au prix de tant d'efforts par les martyrs politiques de 37, que certains faux patriotes d'aujourd'hui, qui se disent être les héritiers directs du manteau de Papineau, voudraient voir ravir et jeter aux orties. Il faut que le patriotisme soit descendu bien bas chez ceux qui, au milieu des protestations, au mépris des uns et au sourire narquois des autres, n'en psalmodiaient pas moins la gloire et l'apothéose de cette poignée de preux, de héros, qui, grâce à leurs agitations, nous a valu le gouvernement responsable dont nous jouissons aujourd'hui. Oui, ces faux patriotes, leur plume est tombée, et quand on la reprend, ce n'est que pour écrire des insanités, par exemple, donner des conseils aux Canadiens-français comme ceux-ci : de l'avachissement en masse, plus de fierté nationale, ne parlez pas trop fort en faveur des Boers, car vous vous exposez à froisser MM. les Anglais, surtout ne dites pas que vous sympathisez avec l'opprimé, de crainte de vous attirer quelques désagréments de la part de l'opprimeur. Aurait-on peur que les Canadiens ne trouvassent quelque analogie d'histoire entre la nôtre et la leur ? Et ensuite, du reste, ajoute-t-on, nous ne les connaissons pas, les Boers. L'on dirait qu'il ne s'est pas trouvé des hommes éminents, en Angleterre, pour condamner la guerre à Chamberlain, et devons-nous douter que, si cette guerre eût été amenée par des causes justes, il se serait trouvé des Rosebery, des Edward Blake et tant d'autres célébrités pour la désavouer, et par là même, dire à la face de l'Europe que cette guerre était condamnée par tous les esprits bien pensants. Ah ! ceux-là, on ne les a pas accusés de déloyauté. Mais, revenons à notre Canayen qui, en ce moment-ci, pour consolider la position si gravement compromise devant ses compatriotes,

de celui de qui il disait, dans une biographie restée fameuse concernant sir Wilfrid, que, tout en sachant bien se conduire personnellement, il ne saurait conduire son parti. Jamais prophétie ne pouvait mieux s'accomplir aujourd'hui. Nous parierons que ce même Canayen ne serait pas prêt à nous répéter son histoire de couche sale contre les Anglais en 1885. Pour lui, le Canada ne sera pas menacé dans son avenir par la violation de la Constitution, la plus belle page de notre histoire ; pour lui, il ne la considérera menacée rien que quand il y aura un autre Riel à pendre. Ah ! là il nous la racontera son histoire de couche sale.

Ce même faux patriote nous dit que le sort du Canada se trouve intimement lié à celui de l'Angleterre, que, si nous ne lui aidons pas, c'en sera fini du Canada, que nous disparaîtrons, et que nous cesserons d'exister comme peuple. En ce cas-là il vaut mieux ne pas perdre une minute, faire construire une arche de Noé, pour faire embarquer le Canada en cas de déluge. Trêve à la plaisanterie, monsieur ; rassurez-vous, notre sort n'est pas aussi intimement lié à celui de l'Angleterre comme on feint de nous le faire croire.

Ici, établissons une hypothèse.

Supposons que tous, du premier jusqu'au dernier des habitants du Canada, se transportent en Afrique pour la défense du drapeau de l'Empire Britannique, pouvons-nous prétendre raisonnablement, et cela sans tomber dans le ridicule, que sa suprématie sera toujours sauvegardée du moment qu'elle nous aura à ses côtés pour combattre pour le maintien de son intégrité dans le monde ? Or, si notre participation à ses guerres ne l'empêche pas de succomber quelque part de façon à perdre son prestige et par là même devenir puissance de troisième ordre, le Canada n'en continuerait pas moins d'exister comme nation, malgré que nous ne serions pas aussi protégés par elle qu'avant, car toutes les éventualités sont possibles en ce monde, et il faut admettre que le Canada pourrait bien être plus isolé après. Mais ce que nous aurons gagné par notre immixtion dans des guerres qui ne nous regardaient pas sera de faire naître très probablement chez les puissances de l'Europe, et plus particulièrement chez nos puissants voisins, des sentiments belliqueux et de conquête qu'ils n'auraient pas eus si nous avions observé comme les grands pouvoirs la neutralité la plus absolue dans cette guerre.

Après avoir fait montre de si peu de sagesse, ayant si mal interprété le traité de Paris lors de la cession du Canada à l'Angleterre qui nous garantissait notre sécurité sur ce côté-là, et ce, nonobstant les races qui devaient habiter plus tard ce coin de terre d'Amérique, ce sera autant de raisons pour les pays avides qui ne rêvent que

conquête de venir faire violence à notre paisible Canada. Voilà où auront conduit les trop fameux discours de Sir Wilfrid en Angleterre.

Enfin, ce sont les conseils de Lord Durham qui se réalisent aujourd'hui, quand il disait à l'Angleterre: "Si vous voulez venir à bout des Canadiens, donnez aux plus capables d'entre eux des positions, des honneurs, surtout des titres." Canadiens, en garde contre les "Britishers to the core."

Voilà pour notre loyauté, pour notre foi politique. Le Club des francs libéraux rappelle aux amis que vous avez promis au peuple de gouverner le pays avec 36 millions de piastres, non 60 millions, chiffre auquel vous êtes rendu. Que les 36 millions que nos adversaires dépensaient par année, c'était ni plus ni moins que scandaleux pour un petit peuple de cinq millions d'habitants, que 16 ministres c'était trop, que la France et l'Amérique, peuple de 70 à 75 millions d'âmes se contentent de huit ministres.

Contrat jamais donné sans soumission: cris dans l'opposition, au pouvoir contrat sans soumission, et quand il y a soumission, c'est le plus haut soumissionnaire qui l'obtient. Exemple: le contrat trop fameux de Connolly. Pureté des mœurs politiques dans l'opposition, au pouvoir corruption effrénée. Exemple: Ontario machine.

Plus de scandales, langage de l'opposition, au pouvoir, scandale Drummond, Yukon.

Dans l'opposition, réciprocité illimitée, au pouvoir, protection.

Dans l'opposition indépendance du parlement, au pouvoir, dépendance abjecte.

Dans l'opposition, plus de népotisme, au pouvoir, népotisme sur une vaste échelle. Exemple: Cartwright et Fitzpatrick.

Dans l'opposition, pas de vente de positions dans le service public, au pouvoir, vente sur toute la ligne.

Dans l'opposition, réduction de la dette publique et des dépenses, au pouvoir, augmentation des dépenses et de la dette publique.

Dans l'opposition, ligne rapide entre le Canada et l'Angleterre, au pouvoir, on se contente de la ligne dormante.

Dans l'opposition, le bonheur, la joie, la prospérité règneront dans tous les foyers, si jamais nous arrivons au pouvoir. En effet, la prospérité règne autour des bureaux de "La Patrie" seulement.

Dans l'opposition, la question des écoles, nous la réglerons à la satisfaction des catholiques, au pouvoir, la question paraît apparemment réglée. Mais elle ne l'est réellement pas, puisqu'il n'y a pas de pacte signé par lequel tout changement de parti, quel qu'il soit, s'engagera à res-

pecter le règlement Laurier-Greenway, si toutefois il règle quelque chose.

Par contre, vous avez à votre crédit la réduction du service postal, l'amélioration du havre et du creusement du lit du St-Laurent, votre tarif préférentiel en faveur de l'Angleterre qui nous a valu la dénonciation des deux traités d'Allemagne et de Belgique. Et nous, membres du club des francs libéraux, ne considérons pas que les avantages que vous avez accordés à l'Angleterre et ceux que vous avez reçus en retour soient considérés comme l'équivalent de ce que vous avez donné.

Nous, club des francs libéraux composé d'hommes indépendants de caractère, considérons que nous n'avons pas travaillé vingt ans dans l'opposition pour vous faire arriver au pouvoir seulement pour vous donner la chance d'enfanter de si tristes résultats au bout de quatre ans d'administration. Pour notre confiance si fortement ébranlée en vous, il nous faudrait des hommes dans le cabinet comme les Langelier, les Lemieux, les Choquette, les Beausoleil pour nous la ramener.

Le club des francs libéraux s'estime heureux de se joindre à M. Bourassa et M. Monette pour les féliciter de leur noble et patriotique attitude qu'ils ont tenue dans la question du Transvaal, et nous espérons que s'ils veulent hériter des qualités, l'un de ses ancêtres, l'autre de son grand aïeul, il faut que l'on continue à combattre le gouvernement Laurier sans passion comme sans faiblesse.

LE CLUB DES FRANCS LIBÉRAUX.

2 février 1900.

DEUXIÈME MANIFESTE

Aux Amis Libéraux du Pouvoir.

Messieurs,

Depuis lors de notre premier manifeste, nous, du Club des Francs Libéraux, avons décidé de ne pas perdre un seul moment de répit en face de la brusquerie des événements qui se précipitent d'une façon presto-prestissimo pour ne pas demeurer constamment l'œil ouvert sur vous, car il faut vous veiller sans cesse, voire même de très près.

Le Club se propose donc de pousser plus loin son investigation, de faire une revue et une critique approfondies des grands problèmes politiques du jour et sur le chemin que vous avez parcouru depuis que vous êtes au pouvoir,

et, par là même, présenter, à la fois, une étude mûrie et raisonnée des sombres appréhensions et des cataclismes que nous, du Club des Francs Libéraux, voyons venir, poindre, s'annoncer à l'horizon de notre firmament politique, et qui semblent menacer, dans un avenir peu lointain, de s'effondrer sur notre pays. Ce jour-là, nous, Canadiens-français, que nous ne désirons pas voir arriver, ne tarde, cependant, que l'heure de se présenter. Souhaitons et travaillons, nous, Canadiens français, à l'éloigner à jamais ; car il marquera, c'est à n'en pas douter, notre décadence comme race distincte, et la fin de l'épanouissement de l'idée rêvée par nos illustres devanciers dans la tombe, qui était de voir arborer un jour le drapeau de l'indépendance du Canada, tout comme elle l'est encore, par ceux qui leur survivent aujourd'hui, car, à n'en pas douter, l'idée d'indépendance d'un pays dépend, découle toujours de la force imbue, innée et du but initial des sentiments des peuples lorsqu'ils sont sous la domination des autres et qu'ils vivent et se nourrissent de la vie du régime colonial, et rien d'étonnant que ces habitants y saisissent la première occasion de secouer le joug et de briser les chaînes qui le retiennent. L'auteur, donc, avons-nous dit, avons-nous fait pressentir dans notre premier manifeste, de tout ce to-hu bo-hu d'idées, d'opinions, de préjugés et de passions qui va bientôt se déchaîner d'un bout à l'autre de notre pays en faveur de l'impérialisme et de la fédération impériale, ne manquera pas de laisser des traces profondes de divisions parmi les races qui se disputent leur part de liberté sous le soleil du Canada, et qui sont appelées par la force des circonstances, d'événements et par conquête, à vivre sous un même drapeau. Sa culpabilité, la criminalité de son acte n'en sera d'autant plus grande qu'elle n'en sera pas moins méprisante, que chaque jour elle augmentera en conséquence jusqu'au jour où Sir Wilfrid Laurier apparaîtra devant la majesté du peuple pour en recevoir la flétrissure. De ce jour-là, son nom ne pourra pas échapper à la vindicte de l'histoire comme étant celui qui ait osé mettre une main sacrilège sur l'arche sainte de nos libertés, qui sont et qui seront toujours l'apanage de tous les peuples ; et lui et les siens passeront à la postérité comme étant aussi les vrais violateurs des destins de son pays. Hélas ! hélas ! adieu grandeur, adieu la sublimité des nobles sentiments de jadis, de celui sur qui la nation fondait de grandes espérances ; ils se sont envolés vers d'autre but, loin de ce qu'il était, lui, le démocrate, lui, le défenseur autrefois juré des causes et des peuples opprimés. Aujourd'hui tout fait place aux objets de luxe et de convoitise. C'est probablement l'idée qu'il a d'aller terminer ses jours sur un fauteuil moelleux de Lord qui le fera

cesser d'être de toutes les nationalités : Canadien au Canada, Américain à Washington, Français à Paris pour devenir pour tout de bon "British to the core" en Angleterre. Comment pouvons-nous ne pas augurer un avenir tout en sombre pour la race canadienne-française avec des ministres aussi versatiles sur des questions d'une importance capitale comme celle qui intéresse l'avenir d'un pays et nous ne comprenons pas que l'on se jette tête baissée, et d'une façon aussi inconsidérée et aussi peu patriotique, dans le panneau de ceux qui ont rêvé de nous noyer dans le gouffre de la fédération impériale. C'est avec des spécimens de patriotes de la trempe de M. Tarte que le pays a à compter à certaines heures du danger pour nous. Voyez-le chevaucher, évoluer de droite et de gauche ; il est de toutes les causes et aussi de tous les plats. C'est ainsi qu'on l'a surnommé un jour : le ministre électrique. Les pirouettes, les volte-face les plus abracadabrantes, s'opèrent chez lui avec une agilité telle qu'on se demande si nous ne nous trouvons pas en présence du plus habile acrobate politique qu'il soit possible de rencontrer. Examinons-le bien. Il y a quelque temps, il écrivait, il parlait, il prêchait patriotisme dans son journal, "La Patrie," avec une désinvolture digne des plus grands patriotes fin de siècle.

Mais ça n'a duré que ce durent les roses : l'espace d'un matin. Il disait : "Pas de contingent, pas de précédent ; n'engageons pas les deniers du peuple," lui, le scrupuleux ; et, cependant, quelques jours après, il partait un contingent, puis un deuxième. "Oh ! oui, disait-il, il en est parti un, mais attendez, c'est le premier et le dernier. J'ai fait insérer une petite affaire dans la décision du Conseil pour l'envoi de contingents en Afrique, qui ne nous permettra pas d'envisager cela comme un précédent." Et, ne voilà-t-il pas que, tout à coup, la petite ancre du salut qu'il avait ajoutée au navire d'Etat, dérape, et que l'homme à la poignée de fer, comme disait l'ami Dandurand, lâche tout. L'obstacle est enlevé, et le cabinet relance d'un deuxième contingent.

Oh ! permettez, ici. Ce n'est que sur des questions de sentiment d'impérialisme que le chef de l'administration actuelle ne puisse pas circonvenir le chef des "British to the core." Mais qu'est-il arrivé de si extraordinaire pour amener des soubresauts dans un tempérament, dans une nature si paisible que celle de M. Tarte, pour le forcer à avaler ce qu'il avait dit ? C'est que, voyez-vous, il paraît qu'il ne s'est pas trouvé un de ces beaux matins en très bonne odeur de sainteté vis-à-vis de ses collègues anglais, par rapport à sa trop grande loquacité, à son trop bruyant verbiage. Aussi, depuis ce jour-là, il a juré de se venger

des Anglais, en leur causant une surprise des plus inusitées. Il est allé au banquet des jeunes libéraux de Toronto, et là, il leur tint ce langage-ci, que nous trouvons textuellement, dans la "Patrie." Nous citons :

"Je suis d'avis, dit M. Tarte, que nous ne sommes pas éloignés de l'époque où les colonies britanniques demanderont de jouir de tous les privilèges des citoyens de l'Empire britannique." Très-bien, nous applaudissons vos remarques : mais vous détruisez le principe plus loin, quand vous dites : "J'ai exprimé mes vues sur ce sujet, à Saint-Vincent de Paul, et j'ai déclaré que dans mon opinion, nous devons être représentés dans le Conseil Impérial." Et plus loin, vous dites encore : "Je crois que je ne mourrai pas avant de voir le premier ministre de cette colonie siégeant dans le bureau impérial à côté du premier ministre d'Angleterre."

N'est-ce pas détruire de fond en comble le premier principe que nous citons plus haut ? N'est-ce pas la fédération impériale rêvée et déguisée par Sir Wilfrid Laurier ? Comment ! Le Canada, qui songe, pour plus tard, à briser ses chaînes, va commencer par se faire représenter dans le Conseil Impérial, pour arriver à ce but ? Non, lorsqu'une colonie songe à se séparer d'une mère-patrie, elle ne commence pas par cimenter des sociétés nouvelles avec cette dernière. Vous dites que vous êtes prêt à agiter la question dans la province de Québec ; nous vous invitons, et dès demain, si le cœur vous en dit, nous vous accompagnerons.

Eh bien ! Canadiens-français, ce n'est pas avec une pâte pétrie de cette nature-là qu'on fait des hommes de cœur, des patriotes comme les Papineau, les Cartier, les Mercier ; car, à certaines heures du danger, la race canadienne-française pouvait, au moins, compter sur le patriotisme de ces derniers.

Quelle différence entre ces hommes aux principes nobles, patriotiques et généreux, et sir Wilfrid, l'agent prêt à exécuter les ordres de Chamberlain ! C'est le malheur qu'il y a aujourd'hui. Quand la race canadienne-française compte dans ses rangs un homme capable et distingué, l'Angleterre s'empresse de nous le tuer, car personne ne peut nier que l'Angleterre croyait, après s'être enquis du caractère de M. Wilfrid Laurier, de son passé politique depuis qu'il est dans l'arène parlementaire, de toutes ses déclarations de principes qui devaient faire la base de sa conduite future en ce qui concernait l'avenir du Canada, que sa souveraineté courait de grands dangers au Canada, quand M. Laurier prônait, rêvait, formulait l'idée de voir flotter un jour le drapeau de l'indépendance du Canada. Il était loin de la rassurer quand il disait : "Si jamais les intérêts de l'Angleterre venaient en conflit avec ceux du

Canada, je n'hésite pas à le dire, j'opterais en faveur de ce dernier." Eh bien, Monsieur Laurier, les intérêts du Canada sont venus en conflit avec ceux de l'Angleterre à propos de la guerre d'Afrique, et, cependant, vous n'avez pas hésité de violer la constitution et les intérêts de la nation canadienne. Si, jusqu'à ce moment, l'Angleterre craignait plus que jamais l'arrivée au pouvoir de M. Laurier, ses craintes se sont vite évanouies depuis que M. Laurier, démocrate jusqu'à la pointe des chevenx, imitateur du grand William Gladstone, consentit, malgré que M. Gladstone eut toujours refusé toute décoration, à se laisser plonger dans le bain au sirage, et depuis ce temps, l'Angleterre l'a proclamé comme le meilleur agent qu'elle pût avoir au Canada.

On nous reprochera peut être, à nous, membres du Club des Francs Libéraux, notre attitude envers nos amis ; mais rassurez-vous ; nous sommes des vieux libéraux. Nous sommes en faveur du programme libéral tel que formulé lors de la grande convention à Ottawa. Nous nous sommes engagés devant le pays à réduire les dépenses et diminuer la dette publique. Nous nous sommes aussi engagés à réduire le nombre des ministres, de gouverner le pays avec 36 millions de piastres, de pratiquer l'économie et l'honnêteté politique, et une foule d'autres réformes que nous devons faire et que vous n'avez pas exécutées. Nous n'oublions pas que vous vous êtes fait les dénonciateurs de l'impérialisme et de la fédération impériale dans l'opposition, et aujourd'hui vous en êtes devenus les partisans et les parrains.

Qui d'entre nous est demeuré le plus franchement libéral, sinon nous qui demandons l'exécution du programme tel que préconisé dans tout le pays. Nous sommes des vieux libéraux, nous aimons à le proclamer ; nous sommes de l'école des Papineau, des Mercier, des Prévost et des Marcil, et donnez-nous des hommes de cœur dans le cabinet comme les Langelier, les Lemieux, les Choquette avec Edouard Blake comme premier ministre du gouvernement libéral, et nous vous appuierons.

Quelle différence entre l'ancien chef, le grand patriote Edouard Blake qui vient, par son vote de député, en Angleterre, condamner la guerre de Chamberlain en Afrique, et la conduite de M. Laurier qui l'approuve en lui envoyant des contingents !

Nous laissons au pays le soin de juger.

LE CLUB DES FRANCS LIBÉRAUX,

L. O. MAILLÉ,

15 février 1900.

Secrétaire.

TROISIÈME MANIFESTE.

Aux Amis Libéraux du Pouvoir.

Messieurs,

Nous, du club des francs-libéraux, croyons qu'un troisième manifeste n'est certainement pas de trop dans les circonstances, surtout pour l'édification du peuple et des vieux libéraux en particulier, comme pour les jeunes qui veulent se consacrer aux luttes du parti libéral dans l'avenir. Nous voulons traiter d'une façon impartiale et toute exclusive de la reconnaissance des chefs libéraux envers leurs vieux amis et fidèles serviteurs d'antan. Ce sera un service réel à rendre au pays que de donner aux chefs de parti indistinctement des leçons salutaires, des exemples à suivre et des avertissements qui tiendront lieu de conseils pour la postérité, et guideront les jeunes libéraux qui tenteront de se dévouer, de se passionner dans les luttes prochaines pour le pseudo, le soi-disant parti libéral que nous avons à Ottawa. Quand le club aura fait connaître par des faits irréfutables, par des citations précises, par des témoins oculaires, la noire, la sauvage ingratitude de Sir Wilfrid Laurier envers ceux qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui, nous sommes persuadés que les jeunes libéraux ne tarderont pas de se convaincre, si toutefois ils ne le sont pas comme nous le sommes, nous, les vieux libéraux, que nous sommes en présence d'un parti composé d'ingrats, de mesquins et d'égoïstes.

Voilà vingt à quarante ans que les vieux libéraux combattent pour des principes. Nous luttons dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, sans jamais nous lasser ; nous combattons pour un programme, qui est l'idéal en politique, tout en ne renonçant pas aux avantages qui pouvaient découler de ces efforts, pensant bien qu'après avoir été pendant si longtemps à la peine, si nous ne devions pas être les premiers à l'honneur, nous n'en serions pas les derniers, si jamais le parti libéral arrivait au pouvoir. Mais, non, comme le disait sir Wilfrid Laurier, le bonheur des libéraux n'est pas de ce monde. Eh bien ! est-il croyable que ces vieux lutteurs de vingt, trente ans d'apostolat, d'abnégations de toutes sortes, de vertus publiques, d'honnêteté politique, irréprochables de dévouement, de sacrifices sans exemple, au point de vendre leur propriété pour le soutien de la cause libérale, aient été ignorés ? Sir Wilfrid Laurier a été le premier à bénéficier de leur dé-

vouement et il devait être le dernier à ne pas exercer une juste reconnaissance envers ceux qui l'ont porté au pouvoir. Il aurait évité par là de donner prise de nouveau à l'évocation de l'écho répercuté de jadis, et mourant aujourd'hui, de l'éternelle chanson sans refrain des libéraux, qui vivra dans les cœurs égoïstes des chefs libéraux, aussi longtemps et tant qu'il restera des amis à exploiter. C'était la chanson que chantaient les vieux libéraux sous McKenzie, et que nous chantons encore aujourd'hui, sous le règne ingrat de M. Laurier. Cette petite psalmodie, que naguère chantaient nos aînés dans la carrière, sera celle que les nouveaux-nés chanteront dans l'avenir, et se compose simplement de deux mots : promesses et exploitation du labeur des amis.

Et quand le parti libéral songera que des hommes sérieux et distingués comme François Langelier, F. X. Lemieux, P. A. Choquette, C. Beauséjour, ont été mis de côté, supplantés, préférés et mis au rancart d'une façon si injuste, si honteuse pour ne pas dire méprisante, nous disons qu'il est pour le moins révoltant de voir ces hommes remplacés par des êtres méprisables et méprisés, lorsqu'ils devaient plutôt être les premiers à l'honneur, après avoir été si longtemps et sans cesse à la peine. Nous les vieux libéraux, nous disons qu'il est criant de voir ces cormorans qui se sont introduits subrepticement dans nos rangs, qui sont demeurés et qui demeurent encore aujourd'hui, étrangers à nos idées politiques. Ces individus cherchent en ce moment, par leur triste et traîtresse méthode à faire appel aux préjugés nationaux pour tâcher de se maintenir au pouvoir et par la même tactique, faire oublier, si possible, aux vieux libéraux, leurs méfaits, leurs injures, la bave qu'ils nous ont sans cesse lancée à la figure depuis qu'ils se sont installés, un soir du printemps de 1896, sur les hauteurs du pouvoir. Oui, ce sont des parasites, des ogres aux appétits voraces, aux ambitions démesurées, dont le seul mérite est d'avoir sans cesse vilipendé, injurié dans le passé tout ce qu'il y avait de vénérable et de vénéré dans notre parti. Leur seul souci consistait et consiste encore aujourd'hui à crier au désintéressement, à l'intérêt qu'ils portent au pays, quant il est connu de tout le monde que c'est leur intérêt personnel et leurs ambitions qui les font agir.

Nous, du club des francs libéraux, regrettons d'avoir à rappeler de si cruels souvenirs à nos amis. C'est peut-être, pour un grand nombre, remettre le bistouri de nouveau dans les plaies, mais convaincus comme nous le sommes qu'on nous pardonnera d'avance notre franc-parler, si nous osons mettre de nouveau sous les yeux du public ces sources d'ennui et de faiblesse de notre parti, nous le faisons dans un but louable et d'intérêt public. C'est la force des événements qui nous pousse à en agir ainsi pour l'édifi-

cation des partis politiques qui se disputeront bientôt le pouvoir. Nous sommes d'avis, nous, du club des francs libéraux, qu'un parti qui réussit à atteindre les sommets du pouvoir, grâce au support et au dévouement de ses amis, et qui une fois au pouvoir ne se montre pas reconnaissant envers ceux qui l'ont aidé, est un parti qui veut sa dé faite.

Mais nous ne sommes pas prêts à dire que nous sommes en faveur du principe : " Au vainqueur les dépouilles." Il faut admettre que si un parti veut être fort au pouvoir, fort dans l'attaque comme dans la mêlée, il doit soutenir et protéger un bon état-major. Autrement c'en est fait, cet état-major se dissout, se désunit et devient nul. Pour éviter ce résultat, il faut que le parti régnant remplisse son devoir de reconnaissance envers ses amis, mais qu'il l'exerce d'une façon judicieuse et avec discernement, évitant les persécutions que l'on crée malheureusement, trop souvent à l'honnête employé public, qui paie plus souvent de sa tête pour le mauvais, pour l'employé politicien qui ne se soucie plus de son devoir, et qui par là même perd de vue qu'il est payé tout autant par les conservateurs que par les libéraux.

Quand il y a une récompense à donner, il faut la donner comme on la donne aux soldats qui se distinguent sur les champs de bataille, c'est-à-dire la donner au plus méritant. Malheureusement pour les vieux libéraux, l'histoire se répète, les cas d'ingratitude les plus ignominieux du temps de McKenzie se sont multipliés d'une façon déconcertante sous M. Laurier. Mais quel est celui des vieux libéraux d'aujourd'hui qui n'a pas présent à la mémoire l'histoire du parti libéral de 1873 à 1878 ? A ceux à qui la mémoire pourrait faire défaut, nous leur rappellerons que M. Laurier, premier ministre aujourd'hui, était ministre sous McKenzie, et quand les bons vieux libéraux d'alors allaient le voir pour obtenir quelques faveurs, il leur répondait dans le temps, ce qu'il leur répond de nos jours :

" Notre gouvernement est un gouvernement composé d'hommes d'affaires ; il ne tient pas de bureau de placement ! "

Aussi, ceux qui se rappellent la lutte de 1878, savent que les fidèles se raréfiaient pour défendre la cause du gouvernement MacKenzie. • Voilà pourquoi la débâcle a été complète, comme elle le sera sous Laurier, quand il jugera à propos de nous donner des élections générales. C'est alors qu'on s'apercevra que les vieux libéraux s'abstiennent plus que jamais de défendre l'impérialisme du gouvernement, et on finira bien par croire que les vieux libéraux, après tout, ne sont pas aussi stupides qu'on le pense. Non, M. Laurier est demeuré le même. Depuis ce

temps-là, il se croit une divinité. Il a la mémoire courte. Il ne se souvient plus que ce sont ses propres amis qui l'ont fait ce qu'il est, et qu'ils peuvent encore le défaire. Il est égoïste jusque dans la pointe des cheveux, comme il est "British to the core."

Sir Wilfrid Laurier a oublié ce que comportait d'enseignements et d'avertissements l'histoire lamentable de la chute de McKenzie. Nous, les vieux libéraux, nous ne l'avons pas oubliée, et nous avons l'intention de la répéter. Ici nous allons faire connaître les expédients que l'on prend pour se débarrasser d'amis quelquefois.

Quand de vieux libéraux se sont adressés pour obtenir quelque faveur de M. Laurier que nous avons soutenu pendant si longtemps, et qui certes n'a pas été le dernier à cueillir le fruit de nos efforts, lui que nous avons fait premier ministre, hier, et que nous déferons demain, quelles ont été ses réponses ? Ah ! ses réponses, elles sont empreintes du plus grand manque de sincérité et de bonne foi, ce sont des réponses toutes prêtes d'avance, entortillées d'artifice comme celle qui ont été données ne variant pas d'un iota dans les huit lettres répondues par M. Laurier en retour à une demande de faveur fait par un fils de patriote de 37, qui a payé de sa tête sur l'échafaud et est mort pour la liberté. Cet homme devait tout obtenir comme disait M. Laurier, sous le nom glorieux et historique de ses ancêtres, sans compter les nombreuses réponses remplies de duplicité attestant la supercherie et la plus insigne mauvaise foi à ceux à qui des promesses sacrées, avaient été faites par M. Laurier en s'engageant solennellement devant témoin de les remplir, car ils ne sont pas rares ceux à qui M. Laurier a fait perdre leur avenir. Enfin, ce sont de ces réponses à la mode de toile de la tarentule que nul ne pourrait comprendre à moins d'être et de se faire *Œdipe*.

Le club des francs libéraux manquerait à son devoir et comprendrait mal sa mission s'il omettait le fait le plus palpitant d'indignation, d'ingratitude commis par M. Laurier, et d'intérêt public pour ceux qui ne l'ont pas connu. Ce que nous cherchons par cet écrit, c'est de faire connaître M. Laurier sous son vrai jour. Ce fait d'ingratitude dont il s'est rendu coupable est tout à fait unique dans son genre et surpasse les bornes de l'imagination, comme il dépasse en commentaires tous les faits précités.

Ce drame se passa le 19 août 1893, quelques mois après la réhabilitation de M. Mercier et son retour triomphal à Montréal, lors du procès qu'il subit à Québec pour crime de haute trahison.

Le club Letellier, sous la présidence dans le temps de M. Pierre Dansereau, lançait les prémisses de faire une grande

démonstration sur le terrain de l'Exposition, en faveur du parti libéral et à laquelle prendraient part tous les chefs libéraux du Canada.

M. Mercier qui venait d'être acquitté et exonéré de tout blâme par 12 de ses pairs, et acclamé comme il l'avait été au retour de son procès de Québec à Montréal, par toute la population, Monsieur Mercier croyait qu'il aurait été le bienvenu auprès de M. Laurier en se rendant à l'assemblée. Doubter, pour lui, qu'il aurait été le mal venu au pied de celui-là même à qui la somme de \$100,000, provenant de subside du chemin de fer de la Baie des Chaleurs, pour lequel M. Mercier était accusé avait servi pour le soutien de ses candidats, de M. Laurier, en 1891, il n'y avait pas à y penser. Eh bien, qu'est-il arrivé ?

Le croiriez-vous, Canadiens français, le croiriez-vous, vieux libéraux, M. Laurier a rougi en présence de sept à huit mille personnes, comme on estimait la foule dans ce temps-là, de serrer la main à M. Mercier, de le laisser venir sur l'estrade où il était en compagnie de ses principaux amis, entre autres Sir Oliver Mowat, Sir Richard Cartwright, MM. Devlin, M. P., Fraser, M. P., Edgar, M. P., défunt Paterson, ministre depuis, Edward, M. P., de Russell, sans compter les autres témoins qui se trouvaient sur l'estrade, et nous étions de ceux qui ont vu ce drame s'offrir à nos yeux, cette scène si repoussante.

Nous pensions, devant l'immense acclamation partie des rangs de la foule dans le lointain, aux cris de Mercier ! Mercier ! que M. Laurier s'empresserait de l'acclamer comme un frère. Non, la foule s'est rangée en lançant des vivats, et pendant ce temps-là, ce fut un brouhaha que la plume ne saurait décrire parmi les orateurs sur l'estrade, pendant que quelques-uns criaient sur l'estrade : Mercier ! Mercier ! M. Laurier devint pâle, on se chuchota à l'oreille, et ordre fut donné par M. Laurier de ne pas laisser venir M. Mercier sur l'estrade, que l'assemblée se dissoudrait. Il était trop français pour lui !

Jamais scène inoubliable comme celle-là dont nous avons été témoin, ne nous partira de l'idée.

Pendant ce tumulte, cette panique qui s'était emparée de tout le monde sur l'estrade, les discours s'interrompirent, les officiers du Club Letellier, M. Phaneuf, ancien chef de la police provinciale, M. Christophe Archambault, notaire et officier du club Letellier d'alors, M. Pierre Danseur, président du club et de la dite assemblée, faisaient un va-et-vient auprès de M. Mercier pour le persuader de ne pas monter sur l'estrade, et finalement à force de le prier, de procéder par esprit d'intuition auprès de lui, ils ont réussi avec d'autres à détourner M. Mercier de l'intention qu'il avait de monter sur l'estrade pour parler, en l'emmenant prendre quelques rafraîchissements.

Nous défions la contradiction sur ce point.

Voilà de l'histoire vraie.

Voilà la bonhomie de M. Laurier pour ce grand patriote canadien-français, pour ce grand voyageur qui est descendu dans la tombe d'une façon si prématurée ! Et si Mercier a quitté si prématurément la terre, c'est parce qu'il a trop aimé les siens et que les siens l'ont méconnu, entre autres celui qui devait être le dernier à lui tourner le dos. Ici rabattons le voile, paix à ses cendres !

Maintenant, est-il étonnant que M. François Langelier se soit levé un jour pour dénoncer l'ingratitude de M. Laurier envers les siens, alors que M. Langelier vendait ses propriétés pour le soutien de la cause libérale ? Est-il étonnant que tant d'autres vieux amis aient été maltraités ? Non, c'est ce qui faisait dire à M. LeBeuf un jour, que M. Laurier, après avoir tué Mercier et Geoffrion, par son ingratitude et son lâche abandon de ses amis, qu'il ne savait pas quelle serait la plus prochaine victime canadienne-française que M. Laurier ferait.

Eh bien, vieux libéraux aux cheveux blancs, témoins de vingt, quarante ans de lutte, honnis, méprisés, conspués par ces hommes sans avenu comme sans principes qui sont au pouvoir, allez-vous oublier, allez-vous acclamer ceux qui ont fait fi des promesses et des principes politiques pour lesquelles nous avons combattu, et dont le manque de reconnaissance n'est pas aussi leur moindre souci ?

Vous, Canadiens-français, combien le feu n'a-t-il pas monté déjà à votre figure et ne montera-t-il pas davantage au récit d'histoires lamentables semblables, pour éviter que la honte vous contraigne de nouveau, sachez vous souvenir, sachez vous mettre en garde contre l'ingrat, le "Britisher to the core."

LE CLUB DES FRANCS LIBÉRAUX.

(Signé)

Z. BRABANT,
Président,

C. ARCHAMBAULT,
Vice-Président,

L. O. MAILLÉ,
Secrétaire.

20 Septembre, 1900.

triotte
cendu
cier a
trop
autres
. Ici

ier se
urier
pro-
éton-
mités ?
ue M.
on in-
savait
enne-

ns de
spnés
sont
ceux
iques
ue de

l pas
ntage
éviter
s sou-
at, le

T,
ent,